

Facoltà di Lingue  
e Letterature Straniere

# La ricerca della verità

*a cura di Piero de Gennaro*

2010

Università degli Studi di Torino



Trauben

*In copertina, una 'rosa dei venti' nell'Atlante catalano di Carlo V di Francia,  
pergamena miniata a Maiorca nel 1375 circa, attribuita a Abraham Cresques  
(Parigi, Bibliothèque Nationale de France, MS Espagnol 30)*

© 2010 Università degli Studi di Torino, Facoltà di Lingue e Letterature Straniere

Trauben editrice, via Plana 1 – 10123 Torino  
[www.trauben.it](http://www.trauben.it)

ISBN 9 78-88-89909-829

## Indice

Gerhard FRIEDRICH <i>Georg Büchner zwischen Daseinsethos und Geschichtspessimismus</i>	7
Lucia FOLENA <i>Il pentangolo d'oro. Giochi di verità in Sir Gawain and the Green Knight</i>	19
Valerio FISSORE <i>Agency and Some Related Matters</i>	33
Elisa ARMELLINO <i>Studying Cohesion and Text-Types Through Corpora</i>	43
Paola BRUSASCO <i>Toy Soldiers: Children in Search of Visibility on the Sri Lankan Literary Scene</i>	57
Maria Margherita MATTIODA <i>Le "belle verità". Alcune considerazioni sull'uso dell'enfemismo nella stampa economica specializzata</i>	69
Monica PAVESIO <i>Alla ricerca delle fonti del <i>Geôlier de soi-même</i> di Thomas Corneille</i>	77
Cristina TRINCHERO <i>Histoire et mémoires d'un poète oublié, François-Jean Daillant de La Touche</i>	89
Anna BOCCUTI <i>Verità indecidibili: strategie del fantastico in Dino Buzzati e Julio Cortázar</i>	99
Eduardo CREUS VISIERS <i>Una olvidada aportación a la crítica pirandelliana en España</i>	113
Elena DE PAZ DE CASTRO <i>España trágica en sus impresiones</i>	121
Maria Isabella MININNI <i>Juan Ramón Jiménez nell'antologia di Giovanni Maria Bertini Poeti spagnoli contemporanei</i>	133
Lia OGNO <i>Hacia el Teatro de Pedro Salinas (De la fama del autor y del orden del corpus)</i>	145

Ljiljana BANJANIN <i>Verità storica e verità letteraria sull'Olocausto: A. Tišma e D. Albabari</i>	155
Nadia CAPRIOGLIO <i>Dmitrij Merežkovskij. Un nuovo cielo e una nuova terra</i>	167
Giovanna SPENDEL <i>Letteratura sovietica degli anni trenta: donne, storia e verità</i>	177
Gianluca COCI <i>Yoru no kai e Seiki no kai: storie di avanguardia e rivoluzione nel Giappone del dopoguerra</i>	189
Monica DE TOGNI <i>La Campagna per lo sviluppo dell'Ovest: dalla globalizzazione alla realtà locale</i>	203
Luca ANSELMA, Davide CAVAGNINO <i>How to tell the truth without knowing what you are talking about. George Boole and the Boolean algebra</i>	213
Giovanni BARBERI SQUAROTTI <i>"Breve stilla d'infiniti abissi". Verità, conoscenza e rappresentazione in Rerum Vulgarium Fragmenta 339.</i>	227
Enrico BASSO <i>Il mercante e l'interprete: contratti, processi e falsi documentari nelle colonie genovesi</i>	237
Laura BONATO <i>Il paradosso: autentiche tradizioni inventate</i>	247
Ada LONNI <i>Tra backgammon e narghilè. Silenzi, racconti e discussioni nei caffè della Gerusalemme tardo-ottomana</i>	259
Daniela SANTUS <i>Media e geopolitica: la rappresentazione d'Israele e la ricerca della verità all'interno della notizia</i>	271
Chiara SIMONIGH <i>La dialettica tra verità e apparenza nell'immagine-spettacolo</i>	283
Manuel BARBERA <i>Il Prete Gianni ed i kitan neri. Una nota</i>	295
Piergiorgio DRAGONE <i>Montabone e la verità: una fotografia tra Umberto di Savoia e Friedrich Nietzsche</i>	307

# HISTOIRE ET MÉMOIRES D'UN POÈTE OUBLIÉ, FRANÇOIS-JEAN DAILLANT DE LA TOUCHE

*Cristina Trincherò*

Il est des hommes de lettres dont la silhouette se perd avec le temps. Il est des époques de turbulences qui estompent leur silhouette. Ainsi va-t-il de François-Jean Daillant de La Touche, dont la postérité n'a retenu que le nom. Poète, conteur, critique, connaisseur de la littérature et de la musique italiennes, son profil se perd dans la foule des intellectuels qui cherchèrent à se frayer un chemin dans la vie culturelle parisienne du XVIII<sup>e</sup> siècle. Originaire des Côtes d'Armor, il se mêla aux cercles cultivés et mondains d'avant la Révolution, pourchassant le rêve du succès littéraire. Toutefois, les réussites alternèrent avec les débâcles, et l'indigence causa son éloignement des milieux intellectuels.

Les écrits de Daillant gisent oubliés dans quelques bibliothèques françaises, son nom et sa biographie n'apparaissent que dans les répertoires bio-bibliographiques des écrivains de Bretagne<sup>1</sup>. Ce sont donc les archives qui nous racontent sa vie et les documents originaux comme les épistolaires qui permettent aujourd'hui d'en recomposer la biographie et les étapes de son itinéraire d'essayiste, de poète et de conteur. C'est par un corpus de lettres des Fonds Pierre-Louis Ginguené que l'on peut en effet retracer l'itinéraire existentiel et poétique de ce personnage<sup>2</sup> qui coparta-

<sup>1</sup> P.-J. LEVOT, *Biographie bretonne. Recueil de notices sur tous les Bretons qui se sont fait un nom*, Vannes, 1852, t. I<sup>er</sup>, p. 485; R. KERVILER, *Répertoire général de Bio-bibliographie bretonne*, Rennes, Plihon et Hervé, 1899, livre I<sup>er</sup>, t. VI, pp. 245-246. Cf. aussi *Biographie nouvelle des contemporains ou Dictionnaire historique et raisonné de tous les hommes qui, depuis la Révolution française, ont acquis de la célébrité par Arnault, Jay, Joy, Norvins* (Paris, à la Librairie Historique, 1822, t. V, pp. 156-157); *Dictionnaire de Biographie française*, sous la dir. de R. D'AMAT (Paris, Letouzey et Ané, 1961, t. IX, p. 1497); N. T. Le Moyne DES ESSARTS, *Les Siècles littéraires de la France ou Nouveau Dictionnaire historique, critique et bibliographique, de tous les écrivains français, morts et vivants, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle* (Paris, chez l'auteur, imprimeur et libraire, an VIII, t. I<sup>er</sup>, p. 249); J. S. ERSCH, *La France littéraire, contenant les auteurs français de 1771 à 1796* [1797] (Genève, Slatkine Reprints, 1971, t. I<sup>er</sup>, pp. 360-361).

<sup>2</sup> Bibliothèque Nationale de France [BNF]: Mss Nouv. Acq. Fr. 9196, *Collection Ginguené 5. Correspondance*, fol. 79-233; *Lettre de Ginguené à Marmontel*, s. d. [1783], fol. 11-12; Bibliothèque Historique de la Ville de Paris [BHVP], *Collection Parent de Rosan III*, vol XX: *Papiers de Ginguené*, fol. 216-227;

gea la destinée de tant d’auteurs oubliés qui travaillèrent sur la toile de fond d’une vie intellectuelle dominée d’abord par les philosophes et ensuite par les ‘géants’ de l’âge préromantique. Daillant participa en spectateur et en critique aux querelles littéraires et musicales de son époque et fut en contact avec La Harpe, Le Brun, Roucher et Chamfort. Dans son œuvre poétique il se fit l’écho des tendances de son temps; il s’adapta à l’évolution des lettres, en abandonnant le vers pour la prose quand il comprit que la faveur du public allait au roman. Ses lettres restituent sa vie, offrant aussi un aperçu de la vie culturelle parisienne à la fin de l’Ancien Régime. Si l’écrit nous enseigne qu’un épistolier n’est jamais une exposition objective de faits, mais plutôt le récit filtré par un point de vue et des états d’âme personnels, dans une recherche finalisée à la reconstitution du passé les épistoliers constituent toutefois le canal par lequel nos ancêtres communiquent encore avec nous.

François-Jean Daillant de La Touche naquit à Quintin le 20 novembre 1744, d’une famille de la bonne société locale. Si aucune notice biographique ne fait mention d’une ascendance aristocratique<sup>3</sup>, Daillant insistait sur ses origines nobles: “Je suis né en Bretagne de parents peu riches, mais très anciens nobles” (BNF, fol. 176). Il s’agirait d’une famille anciennement aristocratique, déchue au XVIII<sup>e</sup> siècle, pourtant suffisamment aisée pour lui donner une formation solide.

A l’âge de vingt-quatre ans, l’héritage obtenu de son père le poussa à prendre la route de Paris, animé de beaucoup d’attentes. Dans une lettre de 1808, Daillant rappelait sa situation au moment où il avait quitté la Bretagne: “J’ajouterai (en note) qu’il y a aujourd’hui 40 ans que je suis arrivé à Paris, jeune, riche, possesseur de 9000 livres, ne devant pas un sol dans le monde, et pouvant prétendre à beaucoup de choses” (BHVP, fol. 264v). Entre 1768 et le début des années 80 il plongea dans l’atmosphère effervescente du monde du journalisme, du théâtre et des cercles aristocratiques versaillais et parisiens et se rangea parmi les collaborateurs de “L’Année littéraire” de Fréron<sup>4</sup>, favorisé par une affinité d’idées en matière de politique et de religion. En effet, l’image de Daillant de La Touche qui transparaît des lettres au républicain Ginguéné est celle d’un conservateur hostile à la Révolution, un monarchiste attaché à la mémoire du titre de noblesse possédé par ses aïeux, un catholique respec-

264-298; Bibliothèque de l’Arsenal [BA]: 7054/85: *Recueil d’autographes de la Collection Luzarche. Lettre de Ginguéné à Millin*, s. d. Pour toute citation de ces documents nous garderons l’orthographe originelle.

<sup>3</sup> R. KERVILER, *Répertoire général*, cit. p. 245.

<sup>4</sup> P.-J. LEVOT, *Biographie bretonne*, cit., vol. I, p. 484.

tueux du culte traditionnel qui condamnait les théories des philosophes (BHVP, fol. 266v).

Parallèlement à l'activité de journaliste, Daillant se consacra à la rédaction d'essais de critique littéraire, dont la finesse fut applaudie. En 1769 il publia anonymement un *Éloge de Molière*<sup>5</sup>, dans lequel il tâcha de retracer l'évolution du théâtre français en mettant en relief l'apport de cet auteur<sup>6</sup>. Deux autres essais parurent en 1772, sous le sceau de l'anonymat eux aussi: une *Lettre à M.\*\*\* sur un ouvrage intitulé: Essai sur le caractère, les mœurs & l'esprit des Femmes, par M. Thomas* et une *Apologie des Arts, ou Lettre à M. Duclos*<sup>7</sup>.

Le profil de Daillant qui peut être brossé à travers ces informations fragmentaires paraît similaire à celui d'autres jeunes ambitieux qui abandonnèrent leur province natale dans les mêmes années et qui mirent à profit leurs compétences en matière de musique et de littérature pour être recrutés comme précepteurs par des familles nobles de Paris ou Versailles. Cette profession lui donna la possibilité de se faire connaître par des aristocrates qui auraient pu lui accorder une pension en qualité de secrétaire ou en qualité de poète ou d'écrivain. En dépouillant ses lettres on rencontre maintes références à des membres de la cour, dont il évoquait une promesse d'appui. Parmi ces documents, un message témoigne de ses relations avec le duc de Guiche, rapportant la réponse négative de celui-ci à la demande d'une pension:

Ce seroit avec grand plaisir que je solliciterois en votre faveur, Monsieur, si je croyois ce que vous demandez raisonnable. Comment voulez-vous que je demande et obtienne pour vous une pension de 50 louis, vous n'avez encore rien fait qui puisse établir la réputation d'un auteur, ni d'un homme de lettres, et depuis douze ans vous avez passé votre tems à remplir des places qui vous ennuyoient, et que vous avez quittées, et à en solliciter d'autres que vous n'avez pas obtenues? Je doute que ce soit la des titres pour les graces de la Cour, qui sont données comme recompenses. Si vous vous contentez de quelques places honnetes, et que je puisse contribuer à vous en faire avoir une, comptez sur moi, vous me verrez disposé à vous obliger [...] (BNF, fol. 127).

<sup>5</sup> *Éloge de Molière*, par M. D\*\*\*, à Paris, chez Prault fils, Libraire, 1769, in-8°, 63 p.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>7</sup> *Lettre à M.\*\*\* sur un ouvrage intitulé: Essai sur le caractère, les mœurs & l'esprit des Femmes*, par M. Thomas, à Londres, et se trouve à Paris, chez les Marchands de Nouveautés, 1772, in-8°, 80 p.; *Apologie des Arts, ou Lettre à M. Duclos, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française*, à Dinan, en Bretagne, à Paris, chez Monory, 1772, in-8°, 25 p.

Vers 1780 Daillant quitta Paris à l'improviste, abandonnant une carrière de critique à peine amorcée, et se refugia dans diverses villes de la France du Nord. Les lettres remontant à cette époque laissent supposer qu'il se trouva dans une situation économique grave qui le vit s'endetter avant d'échapper à ses créanciers, dans une sorte d'exil volontaire. Eloigné de Paris, il évoquait, écœuré, les obstacles rencontrés dans la capitale, où un homme de lettres devait disposer d'une base économique considérable s'il ne voulait pas vivre dans la médiocrité:

Songez que dans cette cloaque la cupidité et l'opulence mettent la médiocrité à contribution, lui refusent, ou lui falsifient les choses nécessaires pour le bonheur, pour l'existence. Moi qui suis garçon et aimant autant que jadis la bonne musique, et la bonne compagnie, je ne voudrais pas, quand même je le pourrais, non je ne voudrais pas faire ce que j'ai fait il y a quelques années, courir à pied du faubourg au marais, pour y diner, et passer 4 ou 5 heures debout comme une borne, étreint, en souffrant, afin d'entendre *Didon*. Paris est le séjour de la fortune; mais l'y trouverez vous? Avez vous ce qu'il faut pour la trouver? (BNF, fol 215).

Ainsi, fut-il obligé d'abandonner le monde où il avait cherché à s'introduire, se contentant de "précepturifier" en province (BNF, fol. 219v): un travail qu'il considérait pénible, sans aucune échappatoire de loisir, loin des attraits de la capitale. Ses lettres laissent transparaître l'ennui de ses journées, faites d'une occupation peu stimulante chez des parvenus aisés mais avarés, dans l'ambiance morne du monde provincial:

Je n'ai ni jeux, ni société, ni conversation, ni promenade, ni ressource d'aucune espèce. Ma pension est cruelle. Des gens plus bourgeois que M. Jourdain, ignorants, vieux, tristes, 5 garçons bruyants, méchants et vicieux, tous les défauts de la lézine et des petits ménages, mauvaise chère pour beaucoup d'argent, voilà ce qui m'attend quand je sors de ma cellule, je voudrais m'y murer comme à la Bastille, je serois moins malheureux (BNF, fol. 85v).

Un jour, l'inspiration poétique arriva: Daillant commença à composer, en suivant la mode de la poésie légère et, vers après vers, il crut apercevoir la possibilité d'entrer dans le monde des lettres. Son premier recueil complété, vint l'heure de prendre contact avec le censeur, de chercher un éditeur, de grappiller l'argent nécessaire à l'impression, de suivre le travail des typographes et, enfin, de chercher des journalistes susceptibles de rédiger un compte rendu qui pût attirer l'attention du public.



En 1783 parurent les *Contes en vers*<sup>8</sup>, volume recueillant une dizaine de récits en vers qui évoquaient, pour le contenu et le ton, les nouvelles du *Décameron*: des histoires offrant aux lecteurs un divertissement léger, basé sur les motifs traditionnels des vices et des défaillances humaines, racontés à travers des allusions voilées et des clin d'œil au public. L'auteur l'expliquait: "[...] les Contes ne sont pas licencieux, ils sont gais, un peu libres, si vous voulez, et c'est tout" (BNF, fol. 88). Le frontispice ne portait que l'indication "Par M\*\*\*", car encore une fois l'auteur préféra garder l'anonymat. Ginguené fit son possible afin d'obtenir des comptes rendus favorables dans la presse. Une lettre de recommandation à Marmontel témoigne de ses efforts:

J'ai pour compatriote et pour intime ami un homme de mérite rare, mais réduit à un état de fortune qui rend tout ce mérite inutile. Après avoir attendu longtems à Paris la conclusion de plusieurs affaires qui toutes ont manqué successivement, il a été obligé de se retirer dans une ville de province. Il a tâché d'y subsister jusqu'ici en donnant des leçons de belles lettres, d'Italien, etc. [...]. C'est au milieu de cette position si affligeante que mon ami s'est trouvé, à l'âge de 38 ans, un talent pour la poësie qu'il n'avoit pas soupçonné. Il a, pour un coup d'essai, composé un petit recueil de contes qu'il m'a envoyé et que j'ai lus avec autant de plaisir que de surprise. Il a désiré de le faire imprimer, et m'a chargé de me donner pour cela les soins nécessaires [...]. Tant par l'intérêt très vif que je porte à l'auteur, que par intérêt personnel, je désire que la vente aille le mieux possible. Le premier moyen pour cela est une annonce prompte et favorable dans le Journal de Paris et dans le Mercure. J'ai pour le Journal plus d'une porte ouverte: mais pour le Mercure, c'est à vous, M., que je prends la liberté de recourir (BNF, fol. 11v).

Le "Mercure" donna une bonne présentation du recueil, insistant sur les qualités qui "[...] distinguent ce Recueil de la foule d'opuscules frivoles dont nous sommes inondés depuis si long-tems"<sup>9</sup>. Le "Journal de Paris", à son tour, lui consacra un extrait: "M. D\*\*\*, Auteur de ces Contes, n'est point encore connu dans la Littérature. La plupart des sujets qu'il a traités sont de son invention. Ils ne sont pas tous également heureux; et quelques-uns même ne finissent pas d'une manière satisfaisante: mais en

<sup>8</sup> *Contes en vers par M. D\*\*\**, à Amsterdam, et se trouve à Paris, chez les Marchands de Nouveautés, 1783, 143 p., in-8°.

<sup>9</sup> "Mercure de France, dédié au Roi", 28 juin 1783, p. 193.

général sa narration est assez facile; elle a même souvent de la grâce”<sup>10</sup>. Cependant, peu de copies furent vendues.

Daillant ne démordit pas et, pendant qu’on imprimait les *Contes en vers*, prépara un autre recueil, les *Caprices poétiques*. Il s’agissait de poèmes et d’épigrammes dont les sujets et le ton rappelaient les *Contes*: l’auteur y ironisait sur les faiblesses humaines, en choisissant cette fois des formes poétiques brèves, en peignant des situations de la vie réelle à travers quelques coups de pinceau d’un ton amusant et amusé. Daillant y projeta toutes ses aspirations. Dans une belle lettre débordant de réflexions sur sa condition, il ouvrait son cœur, traçant en même temps une espèce d’art poétique:

[...] si j’avois eu une jeunesse moins orageuse, et plus fortunée, si dans les moments de calme j’avois plus donné à l’application, et mons au plaisir, surtout si j’avois lu plutôt le divin Ludovic [Arioste], je crois que j’aurois été poète. Avec une grande imagination, un fonds de sensibilité infinie, et un peu de gout, j’aurois fait des vers. Malheureusement j’ai cru la chose trop difficile. C’est la paresse d’esprit qui me l’a fait croire; mais forcé icy de captiver mon esprit, pour ne pas périr d’ennui, j’ai éprouvé que j’y trouvais ce que j’y voulois bien chercher, et c’est un grand plaisir d’y trouver de beaux vers, car j’ose dire qu’il y en a quelqu’un de bien tournés, parmi ceux que je vous envoie, tel quatrain m’a coûté une journée, même tel vers. Une autre fois j’en ai fait 30, et bien faits, dans une heure, et j’en aurois fait davantage, sans une habitude que nourrit ma paresse d’esprit. Je lis et relis les vers qui précèdent [...], je me persuade (pour me faire illusion, et ne pas travailler) que les vers faits m’inspireront ceux qui doivent les suivre, la raison veut que je me ramène sur le métier, comme le maître fait à son apprentif, mais elle m’y ramène lentement, et par degrés, d’abord je lis 60 vers qui précèdent, ensuite 30, ensuite 10, ensuite je travaille à en faire d’autres. Mais je ne puis vous dire le plaisir que j’y ai trouvé. Il étoit bien grand, et bien nouveau pour moi. Les heures couloient avec une rapidité inconcevable, je les entendis sonner, avec douleur [...].

Je tâche que dans mes vers précis il n’y ait pas un mot qui ne soit un coup de pinceau, une circonstance nécessaire ou agréable. Lorsqu’ainsi j’ai trouvé mes mots bien serrés, bien limés, bien propres, je tâche de leur donner de l’harmonie, un tour naturel, et poétique. Vous me direz si j’ai réussi partout: mais vous applaudirez, j’espère, à certains récits qui n’étoient pas aisés, et qui sont contés brièvement. Vous les verrez marcher vite, et faire, sur leurs circonstances les plus intéressantes, de grandes enjambées. Où je me suis le plus arrêté, ce sont les discours; et je l’ai fait encore pour tâcher

<sup>10</sup> “Journal de Paris”, n. 168, 17 juin 1783, pp. 701-702.

de m'apprendre des maîtres qui en ont usé ainsi, persuadés que lorsqu'un personnage parle selon son caractère et sa situation, il n'ennuye pas... J'ai voulu, mon cher ami, vous envoyer ma poétique avec mes vers, en vous disant ma manière de versifier, et le motif qui m'y a porté (BNF, fol. 154).

Les *Caprices* parurent en 1784<sup>11</sup>. Cette fois la presse démontra une plus grande attention. "L'Almanach des Muses" fit un éloge de ces "pièces fugitives pleines de naturel, de grâce et de facilité"<sup>12</sup> et le "Journal de Paris" proposa une analyse détaillée: "Les poésies fugitives tombent tous les jours de plus en plus dans le discrédit, et jamais on n'a fait autant de vers de ce genre, jamais on n'en a tant imprimé. Ces Caprices poétiques nous paroissent cependant devoir échapper à la proscription; 1° parce que le titre leur convient et que ces petites Pièces ont l'air d'avoir été véritablement inspirées par le Caprice; 2° parce qu'un grand nombre d'elles ont des cadres agréables; enfin parce qu'elles sont extrêmement variées par le ton et par les sujets. Tantôt ce sont des sentimens vrais et bien exprimés, de jolies descriptions; tantôt des idées un peu libres, de petits Contes, des Epigrammes, rarement des madrigaux et malheureusement quelques mauvais Calembourgs"<sup>13</sup>.

Pourtant, en dépit de l'appréciation favorable, aucun notable ne s'intéressa à lui. Déçu, Daillant préféra abandonner la poésie-badinage et décida de se proposer comme un écrivain capable d'aborder des sujets 'sérieux'. Ce fut ainsi qu'il composa *L'Enfant Prodigue*, "ouvrage grave, avoué hautement, et pour ainsi dire expiatoire de l'autre" (BNF, fol. 88v), un long poème inspiré de la parabole de *L'Enfant Prodigue* réinterprété à sa façon; située à son époque, l'action se déroulait en effet dans la Bretagne qu'il avait quittée, un peu comme s'il fût son enfant prodigue. La publication du poème, en 1785<sup>14</sup>, fut pourtant accompagnée de peu d'éloges. "L'Almanach des Muses" le liquida par un commentaire lapidaire: "Histoire usée. Peu de coloris et de détails piquans"<sup>15</sup>. Le "Journal de Paris" comparait *L'Enfant Prodigue* aux deux recueils précédents et examinait les points sur lesquels il aurait dû travailler afin d'améliorer son style<sup>16</sup>.

<sup>11</sup> *Caprices poétiques*, par M. Daillant de la Touche, à Londres; et se trouve à Paris, chez Clousier, Imprimeur-Libraire; chez Guillot, Libraire de Monsieur. Et chez tous les Marchands de Nouveautés, 1789, in-8°, 123 p.

<sup>12</sup> "L'Almanach des Muses", 1785, p. 299.

<sup>13</sup> "Journal de Paris", n. 188, 6 juillet 1784, p. 803.

<sup>14</sup> *L'Enfant Prodigue, poème en huit chants*, par M. Daillant de la Touche, à Genève; et se trouve à Paris chez Guillot; chez Brunet. Et chez tous les Marchands de Nouveautés, 1785, in-8°, 126 p.

<sup>15</sup> "L'Almanach des Muses", 1786, p. 268.

<sup>16</sup> "Journal de Paris", n. 119, 29 avril 1785, pp. 483-484.

Face à l'énième échec, Daillant abandonna la poésie et choisit de tenter la voie du roman: "La poésie ne va plus [...] io lo so, che l'ho provato" (BNF, fol. 190). Il rédigea donc un bref roman, qui parut en 1785, avec le titre *Kerfolin ou l'étoile. Histoire véritable*<sup>17</sup>. Cet ouvrage s'insérait dans la longue série de contes et de romans inspirés de *Candide*: imitations du modèle, suites des aventures du protagoniste, parodies ou bien encore récits relevant de la vogue fertile du conte et du roman anti-philosophiques. Daillant se rattacha à ce courant d'autant plus facilement que cette bataille anti-voltairienne était soutenue avec vigueur par Fréron à travers "L'Année littéraire". Il décrivait son travail comme une lecture agréable: "Le roman est gai, et doit plaire" (BNF, fol. 142v). Mais en fait son intention était de proposer une parodie satirique de *Candide* et, plus en général, des contes porteurs de la culture des Lumières: "J'ai voulu faire un contraste à *Candide*, qui montre toujours le malheur et la fatalité, j'ai peint les effets de l'étoile, du bonheur, des gens heureux malgré leurs torts et les circonstances" (BNF, fol. 144). Le protagoniste, Siméon Kerfolin, part de sa Bretagne natale pour entreprendre un long voyage de l'Europe à l'Amérique, en passant par l'Inde. Le récit et le schéma des personnages et des actions suivent le modèle du texte voltairien, mais les voyages sont motivés par des raisons bien différentes. Kerfolin se déplace d'Occident en Orient pour satisfaire sa curiosité, bien loin de ressentir les coups du sort et les inquiétudes qui saisissent le naïf *Candide* face à la souffrance, aux catastrophes, aux injustices. Le profil du héros de Daillant est celui d'un jeune homme paresseux et ambitieux; savant parleur et excellent acteur, il évite la fatigue et le travail, réussissant toujours dans ses entreprises grâce à l'intervention constante de sa bonne étoile, qui le tire d'embarras dans les moments les plus difficiles.

Le roman, paru anonymement et jamais attribué à son auteur, ne lui apporta point de succès. Après ce dernier déboire, l'auteur posa sa plume pendant deux années.

Soudain, une espèce de révélation: Daillant se mit à lire les œuvres du mystique suédois Emmanuel Swedenborg, qui connaissaient un grand succès grâce à de nombreuses traductions à travers toute l'Europe. Il en

<sup>17</sup> *Kerfolin ou l'Étoile. Histoire véritable*, à Amsterdam, et se trouve à Paris, chez Guillot, Libraire de Monsieur, frère du Roi, 1785, in-8°, 124 p. Aucune notice consacrée à Daillant ne lui attribue cet ouvrage. Les catalogues de la BNF et de la British Library de Londres non plus. Pourtant, la correspondance avec Ginguéné permet d'indiquer en lui l'auteur de ce roman anonyme et de reconstituer l'histoire de sa rédaction. Nous renvoyons, sur ce sujet, à notre travail *Un Candide in panni bretoni. Kerfolin ou l'Étoile di Jean-François Daillant de La Touche*, dans *Metamorfosi e Camaleonti. Trasformismi testuali*, a cura di V. Gianolio, Torino, Tirrenia Stampatori, 2001, pp. 81-91.

fut frappé et crut y avoir trouvé ‘la vérité’. Enflammé par cette découverte, il en discourt dans une longue lettre à Ginguené (BNF, fol. 198). Oubliant tout sentiment d’envie envers les amis poètes plus heureux que lui, il crut trouver une explication à son malheur et décida de concentrer ses efforts à l’étude et à la diffusion de l’œuvre du penseur suédois, en ayant aussi l’intuition de l’influence que Swedenborg aurait exercé sur l’histoire des idées. De sa ‘conversion’ vient l’*Abrégé des ouvrages d’Emanuel Swedenborg*. Publié en 1788, il fait de lui l’un des premiers qui, en France, se soient intéressés à ce savant<sup>18</sup>. L’*Abrégé* du méconnu Daillant de La Touche attira l’intérêt de nombreux lecteurs entre la fin du XVIII<sup>e</sup> et le début du XIX<sup>e</sup> siècles, fascinés par la pensée mystique en général et par Swedenborg en particulier, se situant parmi les lectures qui inspirèrent l’œuvre du premier Balzac<sup>19</sup>. Ce fut en fait le seul travail qui lui ait apporté un franc succès et une contrepartie économique satisfaisante grâce à plusieurs rééditions (BHVP, fol. 290-291).

Ensuite, le silence. Un an après l’*Abrégé*, la Révolution éclata et les opinions conservatrices de Daillant suggèrent qu’il se tint éloigné des événements qui se produisaient. Nous le retrouvons en 1808, la scène éditoriale définitivement quittée, dans un état de pauvreté, devant faire face au jour le jour aux créanciers et à la vie de vagabond, pressant ses camarades de jeunesse de lui procurer un poste quelconque. Comme par le passé, Ginguené se démena pour lui trouver un emploi. Parmi les témoignages de son intérêt, une lettre adressée à Aubin-Louis Millin, Conservateur au Cabinet des Médailles, fondateur et directeur du “Magasin encyclopédique”: “Un homme de lettres, mon cher Millin, notre compatriote et mon ancien ami, qui a éprouvé beaucoup de malheurs, et à qui je ne puis en ce moment procurer ni une place ni un travail particulier, sachant que tu es rédacteur en chef d’un journal estimé, et qui exige un assez grand nombre de collaborateurs, désireroit que tu pusses l’y employer utilement” (BA, fol. 7054/85). Amaury Duval réussit à insérer temporairement Daillant dans l’équipe du “*Mercur de France*”, lui confiant la rédaction d’articles sur l’histoire et la culture italiennes.

De la recherche d’un poste stable, Daillant passa ensuite à la quête de l’aumône. Ses dernières lettres nous renvoient l’image d’un homme de

<sup>18</sup> *Abrégé des ouvrages d’Em. Swedenborg, contenant la doctrine de “La nouvelle Jérusalem céleste”, précédé d’un discours où l’on examine la vie de l’auteur, le genre de ses écrits, et leur rapport au temps présent*, par Daillant de la Touche, à Stockholm; et se vend à Strasbourg, chez J.-G. Treuttel, 1788, in-8°, pp. LXX-396.

<sup>19</sup> Cf. *Plagiarism and the Problem of Influence: Pauline Bernheim, Balzac and Swedenborg* (“*Australian Journal of French Studies*”, jan.-avr. 1992, pp. 41-51). M. Hayward y aborde la question du possible plagiat par Balzac de certaines pages de l’*Abrégé* dans *Séraphita*.

lettres déchu après quelques mirages de renommée, épuisé par sa lutte pour la survie mais toujours orgueilleux, repoussant longtemps la perspective d’entrer dans un asile où, finalement, il fut heureux de trouver un accueil. En 1816 il fut admis à l’hôpital de Bicêtre, pour y mourir onze années plus tard. Une période longue et obscure: la silhouette de Daillant se dissout dans ce sinistre bâtiment qui recevait les infirmes, les fous et les gueux qui crevaient dans les rues de Paris. Seuls les registres conservés dans les Archives des Hôpitaux de Paris offrent quelques indications sur ses dernières années. Son nom figure dans le *Registre des entrées* (1.4.1811–18.10.1816), à côté du mois où il fut admis, février 1816<sup>20</sup>. Le *Répertoire des entrées* (4.4.1811–18.10.1816) conserve la dernière trace de ce personnage dans une note qui enregistre son identité, son admission à l’hôpital et puis son décès, le reconnaissant officiellement – ironie du sort – comme “hommes de lettres”: “364. François Jean Daillant, homme de lettres, garçon, âgé de 71 ans, natif de Quintin, dépt. des Côtes du Nord, admis en vertu de l’arrêté de Monsieur le Préfet de la Seine. Né le 20 novembre 1744, Mort le 7 janvier 1827”<sup>21</sup>.

<sup>20</sup> Archives de l’Assistance Publique – Hôpitaux de Paris, *Registre des entrées* (1.4.1811–18.10.1816), 1.Q. 2.90, fol. 15v.

<sup>21</sup> Archives de l’Assistance Publique – Hôpitaux de Paris, *Répertoire des entrées* (4.4.1811–18.10.1816), 1.Q.1.90, fol. 358v.